

MAC qu'on en a fait, et il s'y établit avec la maladie et les malades. Le sté- au cesse, et Monseigneur de Quélen rentre dans la solitude, pour n'en sortir qu'au signal donné. Il meurt le 31 décembre 1839, laissant une grande, une immense famille, les orphelins du choléra. Sa mort fut, comme elle devait être, sainte et tranquille; il allait être jugé par celui que son cœur aimait. On nous pardonnera si nous supprimons ici toute réflexion; nous avouons notre incapacité à célébrer de pareils actes de dévouement.

Charles Borromée a écrit des livres précieux; par sa naissance, il descendait d'une des plus illustres maisons de l'Italie. Pendant quelque tems, il fut appelé à diriger les destinées du monde catholique.

De Belsunce a laissé en littérature des ouvrages estimés. Monseigneur de Quélen était de l'Académie française, et cependant aucun de ces noms ne serait peut-être parvenu à la postérité si, à la gloire littéraire, ces illustres prélats n'avaient ajouté la plus grande de toutes les gloires, le sacrifice, l'immolation de soi pour le bien de l'humanité. Hommes vénérables, saints évêques, vous vivrez éternellement dans le souvenir des siècles; on parlera de vous et on vous bénira tant que la race humaine souffrira et que le soleil éclairera le monde!



LE KNOT.

CHAPITRE 18.

Suite.

En arrivant à Tobolsk le comte Bialewski et sa fille étaient restés quelque temps dans les prisons de la ville, à la disposition du gouverneur, qui devait leur faire connaître ultérieurement les intentions de l'Empereur, et ils demeurèrent une quinzaine de jours soumis à toutes les rigueurs des géoliers russes; mais ce qui leur parut plus dur que tous les mauvais traitements imaginables, c'est qu'on commença par les séparer pour les enfermer isolément dans des cachots d'où il était impossible d'entretenir aucune sorte de communication. Le comte fut atterré de ce nouveau coup: il ne pouvait supporter la pensée de ne plus voir sa fille et surtout de ne pouvoir plus veiller sur elle et la protéger contre les misères de leur triste destinée. Il fut saisi d'un chagrin si violent et si profond qu'il n'en eût pas supporté longtemps la mortelle étreinte; mais, au moment même où ce redoutablement de rigueur semblait lui présager un désolant avenir, un changement inattendu survint tout à coup dans sa position. On vint un jour le chercher pour le conduire chez le gouverneur, qui le reçut avec politesse et lui dit aussitôt:

— J'ai à vous faire connaître, Monsieur, les volontés de l'Empereur j'attends aussi madame votre fille qui a été prévenue, et que doit être désormais associée à votre sort.

— O mon Dieu! s'écria le comte avec une expression de bonheur qu'il ne peut contenir, à cette condition j'accepte toutes les épreuves que me réserve l'avenir.

— Il est vrai, Monsieur, que c'est une faveur considérable qui vous est accordée par notre gracieux souverain, et il espère vous prouver ainsi quels sentimens il a dans son noble cœur, même pour des sujets rebelles. Cependant, vous avez commis un grand crime contre son autorité souveraine, et vous allez apprendre qu'elle en doit être l'expiation. Voici votre fille.

Rosa entra en effet dans le cabinet du gouverneur et se précipitait aussitôt dans les bras de son père; elle avait aussi pensé qu'elle ne le reverrait plus, et sa joie éclatait d'une si attendrissante manière que le gouverneur lui-même en parut tout ému.

— Madame, lui dit-il, ce bonheur ne vous sera plus disputé, et je voudrais qu'il dépendit de moi de vous rendre ainsi tout ce que vous avez perdu.

Oh! Monsieur, nous faisons volontiers pour notre patrie le sacrifice de notre rang et de notre fortune, répondit Rosa avec une dignité reconnaissante, il nous suffit de pouvoir souffrir ensemble.

— Vous aurez cette consolation, reprit le gouverneur, qui ne pouvait se défendre d'une secrète admiration pour cette jeune femme si courageuse et si résignée. Maintenant Monsieur le comte, je vous transmets les ordres que j'ai reçus. Sa Majesté, voulant bien avoir égard au rang élevé que vous occupiez dans votre pays, vous dispense de travailler dans les mines avec les autres condamnés. La liberté vous est en quelque sorte rendue, et vous pourrez vivre ici comme colon. Seulement, vos biens demeurant toujours sous le séquestre, vous aurez à gagner votre pain à la sueur de votre front. Il n'est positivement défendu de vous offrir aucune espèce de secours. Sa Majesté considérant qu'elle fait déjà beaucoup pour vous en vous traitant avec une telle indulgence. Allez, Monsieur; vous avez Tobolsk et une lieue à la ronde pour y choisir votre résidence. Bien entendu, je ne dois pas cesser de veiller sur vous.

Le comte s'inclina et sortit. Il était libre et sa fille lui était rendue: il avait peut-être à comprendre qu'il eût été l'objet d'une telle fa-

veur. Hélas! il allait bientôt connaître plus clairement tout ce qu'il y avait de généreux dans la clémence du Czar. Le comte était libre dans Tobolsk, mais il y était sans ressource et dans le plus complet dénuement: Il trouva à grand-peine au-delà des portes de la ville une mauvaise cabane pour s'y abriter contre les rigueurs de la saison. Il fallut ensuite songer à obtenir un emploi pour gagner quelque argent et se procurer les objets de première nécessité, entreprise bien difficile pour un homme qui avait encouru la disgrâce de l'Empereur. Car la crainte de déplaire au maître éteignait tout sentiment de charité dans les cœurs. D'un autre côté, le comte, déjà blanchi par l'âge, ne savait trop à quelle industrie se livrait. Il n'avait cependant pas le temps d'attendre, car il voyait déjà le doux visage de sa fille pâlir sous l'âpre aiguillon de la faim. Il courut de maison en maison en s'offrant pour donner des leçons et s'employer à l'éducation des enfants: ses services furent partout refusés. Il rentra dans son réduit morne et désespéré. Rosa fut au devant de lui, l'embrassa tendrement, et d'une voix toujours calme lui dit:

— J'ai songé, mon père tandis que vous étiez sorti, qu'il me serait peut-être plus facile qu'à vous d'intéresser les habitants de ce pays à notre malheureuse position. Songiez que j'en fasse l'essai: quelque chose me dit que je réussirai.

— Toi, mon enfant, t'exposer aux dédains et aux insultes de ces âmes dures sous joup? je n'en puis supporter la pensée.

— Mon père, reprit Rosa avec une douceur toute céleste, il faut s'humilier et adorer courageusement la sainte volonté de Dieu; il nous tirera de cet abîme, soyez-en sûr, si nous savons mériter ses miséricordes par notre résignation. Donnez-moi une ou deux heures, et je reviens avec de bonnes nouvelles.

Rosa se présenta donc au hasard dans quelques maisons, où elle ne fut pas plus heureuse qu'on ne l'était. Personne n'osant se décider à employer un proscrit. Il fallait cependant bien trouver quelque secours ou se résoudre à mourir, et surtout à être témoin des angoisses désespérées d'un père qui eût mille fois donné sa propre vie pour prolonger celle de sa fille. Surmontant alors toutes les répugnances de son noble cœur, Rosa se résigna à tendre la main et à implorer la pitié de ceux qui refusaient ses services. On ne la refusa point, car il était difficile de la voir et de soutenir ses regards suppliants sans être ému; d'ailleurs, quelques pièces de monnaie données se crètement ne compromettaient personne. Après une telle démarche, Rosa eut encore la force de se montrer à son père avec un front ciant, lui cachant soigneusement ce qu'elle avait dû faire pour obtenir ce secours. Pendant plusieurs jours elle sortit ainsi, sous le prétexte qu'on ne l'avait pas laissée sans quelques espérances de lui trouver un emploi, et pendant plusieurs jeunes femmes, qui vivaient naguère au milieu des honneurs et des richesses, eurent le courage vraiment héroïque de se présenter de maison en maison pour y mendier son pain. Assurément il lui eût été mille fois plus doux de mourir, mais elle pensait à son père, elle le rappelait son Dieu, qui n'avait pas eu même une pierre pour y poser sa tête, et elle se sentait assez forte pour supporter toutes les humiliations. Une telle persévérance devait enfin rencontrer quelques chances plus heureuses. S'étant adressée à une maison de commerce et de banque, Rosa, selon son habitude, commença par y offrir ses services et ceux de son père. Le chef de la maison, intéressé par le noble aspect de cette jeune femme, lui demanda comment elle et son père pourraient se rendre utiles.

— Mon père, dit-elle, peut s'employer aux écritures, d'un bureau, et moi, Monsieur, je puis donner des leçons de français et de musique à de jeunes personnes.

Le commerçant rêva quelques instants, puis, faisant signe à Rosa de l'attendre, il sortit. Au bout de quelques minutes il reparut avec sa femme et deux jeunes filles. On questionna alors l'étrangère, et comme ses réponses décelaient une personne de distinction et de mérite, on l'engagea à revenir avec son père. Le lendemain on les arrêta l'un et l'autre pour l'emploi qu'ils avaient souhaité. Le comte devait travailler dans le bureau, Rosa devait s'occuper de l'éducation des deux filles de la maison. Les conditions de cet arrangement étaient fort peu lucratives, car le commerçant n'avait pas manqué de faire valoir les inconvénients de leur situation politique pour ne leur offrir qu'un très modique salaire. Mais le comte et Rosa, heureux de s'assurer quelques ressources certaines, ne se montrèrent pas difficiles et acceptèrent ce qu'on leur proposa. Et comme, pour ne pas se compromettre, leurs maîtres avaient stipulé qu'ils ne les logeraient pas chez eux, chaque soir le père et la fille retournaient tranquillement dans leur pauvre demeure, en s'efforçant de se dissimuler l'un à l'autre les privations qu'ils avaient encore à soutenir.

Suite et fin à un prochain numéro.